
Portrait de l'artiste en chapeau mou et lavallière

Paul Aron

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1741>

DOI : 10.4000/textyles.1741

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 1989

Pagination : 7-19

ISBN : 2-87277-000-3

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Paul Aron, « Portrait de l'artiste en chapeau mou et lavallière », *Textyles* [En ligne], 6 | 1989, mis en ligne le 05 octobre 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1741> ; DOI : 10.4000/textyles.1741

PORTRAIT DE L'ARTISTE EN CHAPEAU MOU ET LA VALLIERE

Aucune biographie de Baillon ne décrit précisément le milieu intellectuel dans lequel il a vécu et qui l'a fait connaître. La plupart des critiques le présentent comme un homme seul, tiraillé entre Rosine-la-goule et Marie-l'égérie, et voué à l'incompréhension ou à la folie. Quelques amis fidèles, comme Charles Govaert ou Gaston-Denys Périer, quelques intermédiaires comme Charles Vildrac ou Raoul Ruttiens viennent parfois rompre l'isolement, mais leurs interventions occasionnelles ne permettent pas de comprendre la célébrité soudaine de ce solitaire.

Or, la vie de Baillon nous est relativement bien connue. On peut donc essayer de relier les uns aux autres les détails significatifs de sa trajectoire, non pas pour céder au plaisir de l'anecdote, mais afin de défendre une hypothèse. Je crois en effet que l'écrivain doit sa notoriété à l'intercession d'un milieu qui fut, à un certain moment, doté d'une grande cohésion idéologique. Grâce à lui, en trois ans, Baillon a pu accéder à la reconnaissance de ses pairs, tout en demeurant dans la droite ligne des opinions qui lui valurent la réprobation familiale et l'exclusion académique.

Entre l'anarchie et l'écologie

Tout commence pendant les années de formation à Louvain. Pourvu d'une maigre pension, l'orphelin se trouve pour la première fois livré à lui-même. Les études lui pèsent rapidement, et il met ses loisirs à profit pour nouer une relation amoureuse. Par ailleurs, il se lie avec un petit groupe d'étudiants révoltés, que l'on aurait qualifiés de « contestataires » si le mot avait déjà été

inventé. Dans une lettre autobiographique, Baillon évoque d'ailleurs ces années avec le persiflage dont il est coutumier :

Je portais déjà le chapeau mou et la grande lavallière qui, en ce temps, était l'insigne autant des écrivains que de l'anarchiste que je croyais être¹

Il s'est peint dans *La Dupe*, dont le héros fait la connaissance d'un jeune nihiliste russe et, comme Baillon, fréquente les cercles anarchistes. Ce personnage collabore aussi à plusieurs revues. Lorsque son attachement coûteux pour Rosine lui fait entrevoir le fond de la misère, il juge tout naturellement sa situation analogue à celle des opprimés de la société :

[...] Il comprenait mieux la révolte des pauvres : une confraternité liait leur misère à la sienne. Il devint nihiliste comme Keff, plus révolutionnaire que les démagogues. Il fréquentait les cercles ouvriers, lisait leurs feuilles, composa à leur intention des chroniques sentimentales sur le capitalisme, — qui ne furent pas insérées. Il ne s'en obstina pas moins².

On évalue mal la portée exacte de cette activité militante. Mais la sanction académique qui frappe Baillon ne se borne pas à condamner sa vie sexuelle : elle retient tout autant à sa charge des arguments moraux, scolaires et politiques. Il est exclu de l'université pour :

- n'avoir plus depuis plusieurs mois reparu aux cours ;
- avoir dépensé toute son assiduité à suivre les réunions socialistes interdites par les règlements universitaires et à lire des journaux également prohibés ;
- avoir entretenu des relations coupables avec une femme de mauvaise vie³.

Ces trois raisons tracent un portrait de révolté et d'anti-conformiste auquel l'écrivain restera fidèle.

Pendant trois ans, de 1896 à 1899, Baillon vit à Liège, avec Rosine, où il tient un café. Puis il revient à Bruxelles. Manifestement, il hésite : doit-il tout sacrifier à l'art ? Il consulte à ce

¹ Lettre à Gaston-Denys Périer, citée par M. WILLIAM, *La haute solitude d'André Baillon*. Préface de Charles Vildrac, Bruxelles, Labor, 1951, p. 145. La plupart des renseignements sur les socialistes et les communistes français que je citerai ont été publiés dans les contributions de Nicole Racine au *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* publié sous la direction de Jean Maitron.

² A. BAILLON, *La Dupe*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1944, p. 89.

³ *Ibid.*, p. 93-94.

propos le directeur de l'Art moderne, l'avocat et sénateur socialiste Edmond Picard, qui se garde bien de lui répondre clairement⁴. Ses premiers amis littéraires sont les jeunes écrivains qui se réunissent autour de Léopold Rosy, à la taverne du *Roi Gambrinus*, et qui collaborent au *Thyrse*⁵. En octobre 1903, il délaisse cette bohème sympathique mais un peu stérile, et part pour la Campine. Il y restera deux ans.

Ses opinions ont-elles évolué pendant cette période ? En fait, si nous connaissons ses allées et venues entre Westmalle et Bruxelles, son engagement comme secrétaire de rédaction à la *Dernière Heure*, ses liaisons avec Marie et Germaine, nous ne savons rien, ou presque, de ses contacts intellectuels ni de ses convictions politiques. Une rencontre semble pourtant significative, y compris dans la manière détournée dont Baillon en fait l'aveu : celle de l'anarchiste Chapelier.

Dans *Moi quelque part*, le narrateur ironise sur les ennuis que valent au «Monsieur» campinois les visites de ses amis de la ville :

Une autre fois, ce même Monsieur, ayant hébergé un peintre, lequel s'accompagnait d'un modèle, il s'est fait que le modèle s'appelait Chapelier ; que Chapelier était le nom d'un anarchiste à surveiller par les gendarmes ; que le Monsieur interrogé avait répondu : «Débrouillez-vous» ; mais qu'après de longues recherches [...] il avait été établi que le nommé Chapelier n'avait du Chapelier anarchiste que le nom de Chapelier⁶.

Or, ce faux Chapelier cache probablement le vrai : une photographie, prise sans doute par le peintre Pol Stiévenart, représente une dame inconnue, Emile Chapelier, Marie Baillon et l'écrivain devant la ferme campinoise⁷. A cette époque, Emile Chapelier, ancien mineur, vit d'ailleurs à Stockel dans une «colonie libertaire» :

⁴ Ch. GOVAERT, « Les débuts littéraires d'André Baillon », *Bulletin officiel de l'Association des Ecrivains belges*, juin 1933.

⁵ Voyez P. PRIST, *1900 Souvenirs littéraires*, Bruxelles, Office de Publicité, 1949.

⁶ A. BAILLON, *Moi quelque part*, Bruxelles, Editions de la Soupente, 1920, p. 100.

⁷ *André Baillon 1875-1932*, Bruxelles, Bibliothèque royale, 1957, p. 33, n° 121.

Il s'agissait d'une sorte de Kiboutz avant la lettre qui allait permettre à la communauté de s'épanouir en parfaite harmonie, tout en vivant du travail de la terre et de l'élevage de volailles⁸.

Après cette expérience, Chapelier devait fonder à Bruxelles le cercle de la *Libre pensée prolétarienne*, dont il assura longtemps la présidence, ainsi qu'une communauté anarchiste à Boitsfort. Parmi les fidèles de ce dernier groupe, on note la présence du jeune Jean De Boé, qui allait devenir responsable du syndicat du livre, et de Victor Kibalchich, dit Victor Serge, dont on connaît le destin extraordinaire. Chapelier participera aussi, vingt ans après ce premier épisode, au *Rouge et le Noir* de Pierre Fontaine, dont le directeur aidera Baillon dans ses dernières années⁹... Ainsi, au travers de l'épisode des poules campinoises, qu'il faut rapprocher du mouvement de «retour à la terre» et de cette expérience communautaire qui fut le fait de plusieurs jeunes gens en rupture de ban, nous voyons se nouer un des fils rouges dont la vie de Baillon est tramée.

Les amis du Téléphone

A la fin de la guerre, Baillon a achevé la rédaction de la plupart de ses grandes œuvres. La matière de *Moi quelque part*, *d'Histoire d'une Marie* et de *Zonzon* est rassemblée, ainsi que les souvenirs glanés au jour le jour à la *Dernière heure* (*Par fil special*). Leur publication se fait en deux étapes, à Bruxelles, puis à Paris, mais c'est un milieu analogue qui en assure la consécration. Pour comprendre comment s'établissent les contacts entre les deux villes, et les raisons profondes de l'accueil favorable réservé à Baillon, il faut ici rappeler les débats et les enjeux idéologiques du temps.

La Grande Guerre sépare les écrivains belges de langue française en deux tendances distinctes. Les uns soutiennent le propos officiel, patriotique et nationaliste, qui veut la défaite complète de l'Allemagne et exige les réparations dues au vainqueur. Ecrivains des tranchées ou propagandistes de la cause belge dans les pays neutres, ces auteurs se distinguent nettement

⁸ J. DE MEUR, *L'anarchisme en Belgique*, Bruxelles, Pierre De Meyère, 1970, p. 55.

⁹ Cfr, infra, l'article de J.-F. FUEG.

de ceux qui vivent l'occupation au quotidien. Ces derniers abandonnent progressivement tout sentiment de vengeance en s'attachant plutôt à dénoncer les causes du conflit et le bellicisme des responsables économiques ou politiques qui le poursuivent. Ils découvrent aussi la réalité vécue par l'armée allemande, perçoivent le dégoût de la guerre qui s'y manifeste, rendent enfin à un ennemi mythique sa nature de collectivité humaine.

Parmi ces écrivains pacifistes, le prestige de Romain Rolland est immense, parce qu'il a dénoncé la guerre et les antagonismes nationaux au nom de l'*indépendance de l'esprit*. Celui d'Henri Barbusse, l'auteur du *Feu*, premier roman réaliste sur la vie des tranchées, n'est pas moins considérable. Ces deux noms sont à l'origine du large courant d'opinion qui mobilise les intellectuels contre la guerre et contre la société qui en était responsable. Le mouvement *Clarté*, avec son organe homonyme, canalise l'expression publique de leur révolte. Il réunit dès 1919 un grand nombre de signatures provenant de différents pays européens. L'intervention active de plusieurs Belges dans ce mouvement permit d'établir une série de contacts dont Baillon et quelques autres seront, involontairement peut-être, les bénéficiaires¹⁰.

Ce rapprochement franco-belge devait trouver une première concrétisation dans la défense d'un écrivain menacé pour ses positions pendant la guerre. Georges Eekhoud, qui était resté à Bruxelles, avait d'abord, comme tous ses compatriotes, mis ses espoirs dans une rapide défaite de l'envahisseur. Mais son *Journal* (inédit) témoigne de l'évolution rapide de ses sentiments. Dès 1916, il semble préférer une paix immédiate à toute autre issue, et il se montre intéressé par l'écho des thèses dites de Zimmerwald, du nom de ce village suisse où l'extrême-gauche de l'Internationale s'était rassemblée autour d'un programme pacifiste et internationaliste.

Eekhoud exprimait par ailleurs des opinions favorables au mouvement flamand qui furent reprises dans un journal paraissant

¹⁰ Sur le contexte idéologique et le mouvement *Clarté*, voyez : A. KRIEGEL, « Naissance du mouvement *Clarté* », *Le mouvement social*, n° 42, 1963 ; N. RACINE, « Une revue d'intellectuels communistes dans les années vingt : *Clarté* (1921-1928) », *Revue française de science politique*, juin 1967 ; J.P. MOREL, *Le roman insupportable. L'internationale littéraire et la France*, Paris, Gallimard, 1985.

sous contrôle allemand. Bien que ses dires soient restés conformes à ses convictions d'avant-guerre, ils servent de prétexte en 1919 à un véritable interdit professionnel. Les autorités communales de Bruxelles l'écartent de son poste d'enseignant et le privent ainsi de toute ressource.

Le 1^{er} mars 1920, *Clarté* publia *Des Hommes*, une nouvelle caractéristique des sentiments humanitaires de l'écrivain. Elle est dédiée à la mémoire de six Allemands fusillés par leurs compatriotes au Tir National pour désobéissance aux ordres :

Mais c'est pourtant à vous, soldats de l'ennemi, que je songe peut-être avec plus de solidarité et de communion encore. Eux, les nôtres, savaient que les attendait la gloire [...]. Tandis qu'à vous les pauvres, répudiés ou méconnus, ne demeure que l'approbation de votre conscience.

De nombreux mandataires socialistes ou libéraux, mais aussi des artistes belges et des auteurs français comme Rolland et Barbusse forment un Comité de soutien en faveur d'Eekhoud. André Baillon figure parmi les membres du premier comité exécutif en 1919. De février à mars 1920, ce groupe organise des meetings de solidarité dans plusieurs villes et sa campagne de propagande culmine dans une manifestation internationale de sympathie organisée à Bruxelles le 27 mars 1920.

Le premier texte publié par André Baillon est édité à la fin de 1919 par les *Editions de la Soupente*, une jeune maison dirigée par Raoul Ruttiens, un ami fidèle d'Eekhoud et son ardent défenseur. Le vieil écrivain soutient d'ailleurs l'entreprise. A la lecture du manuscrit de *Moi quelque part*, il s'efface afin que le livre de Baillon paraisse avant ses *Dernières kermesses*. Il rédige aussi une préface élogieuse. Pendant ce temps, Baillon fréquente le cercle des jeunes admirateurs qui se réunissent autour d'Eekhoud au Café du Téléphone. Il y côtoie Raoul Ruttiens, Joseph Milbauer, Pierre Broodcorens, Jean Tousseul, Pierre Flouquet, Pierre Bourgeois et les peintres Kurt Peiser, Dolf Ledel et René Magritte. C'est probablement aussi à cette période qu'il rencontre Paul Nougé, alors très actif militant politique d'extrême-gauche, chez qui il passera quelques semaines de vacances en novembre 1921 et en mars 1922 ¹¹. Baillon avait conscience de

¹¹ C'est Marc Quaghebeur, qui le premier, dans ses *Balises*, a signalé cette rencontre inattendue. Une vingtaine de lettres qui s'échangèrent entre

ce qu'il devait à Eekhoud : ne lui écrit-il pas de Paris, en août 1920, pour lui proposer de consacrer son premier article dans *l'Humanité* au cercle de ses amis du Téléphone ?

Les animateurs de *Clarté* en Belgique se rassemblent autour du périodique *L'Art libre* (1919-1922) de Paul Colin. Celui-ci publie notamment des articles de l'ancien disciple d'Elysée Reclus, Jacques Mesnil, dont le frère connaît à ce moment des ennuis analogues à ceux d'Eekhoud¹², et de Jean-François Elslander, dont la plume naturaliste s'est reconvertie dans la défense des artistes membres de l'équipe de Georges Giroux¹³. Paul Colin rend compte, en termes flatteurs, de la parution de *Moi quelque part* (octobre 1920) et d'*Histoire d'une Marie* (juillet 1921).

Plusieurs Français collaborent aussi à ce périodique, parmi lesquels on retiendra les noms de Marcel Martinet, de Léon Bazalgette, de Charles Vildrac, ainsi que Barbusse et Rolland. *L'Art libre* fait par ailleurs la réclame de *Notre voix*, un mensuel français fondé dans la mouvance de *Clarté* et auquel collaborent notamment Vildrac, Maurice Wullens et Han Ryner. Ce dernier tenait la rubrique des livres. Sous ce pseudonyme, Henri Ner se laissait aller à une inspiration tantôt anarchiste, tantôt ésotérique. Baillon en trace un portrait gentiment caustique dans *Pommes de pin* et publie une nouvelle, *l'Evadé*, dans le numéro du 15 avril 1920 de *Notre voix*. Quant à Wullens, il devait accueillir un autre conte de Baillon, *La Vieille*, dans la revue *Les Humbles* (octobre 1922), dont il partageait la direction avec Maurice Parijanine,

Germaine Lievens, Baillon et Nougé sont conservées au Musée de la Littérature.

¹² Jacques Mesnil, pseudonyme de Jean-Jacques Dwelshauvers (1872-1940) est l'un des correspondants belges de Rolland. Il s'est rallié au PCF en 1920, voyage en Russie soviétique et quitte le mouvement communiste en 1924 pour réagir contre l'autoritarisme qu'il voit poindre (voyez *Biographie nationale*, t. XXXIV, col. 596 et suiv.). Son frère, Georges (1866-1937), ami d'Eekhoud et de Verhaeren, a été renvoyé de son poste d'enseignant à l'U.L.B. pour avoir assisté à un concert wagnérien pendant la guerre (*Biographie nationale*, t. XXXIII, col. 274 et suiv.).

¹³ J.F. ELSLANDER, *Figures et souvenirs d'une belle Epoque*, Bruxelles, La Renaissance du livre, s.d. [1949]. Parmi les artistes de ce groupe, retenons aussi la présence de Charles Counhaye, militant communiste et peintre de talent, qui devait illustrer le chapitre de *Zonzon Pépette* paru dans la *Revue d'aujourd'hui* de septembre-octobre 1922.

critique littéraire à l'*Humanité*. Ce dernier figure aussi dans la galerie des portraits de notre auteur, qui le peint comme un «méchant bolchéviste le cœur en or comme ses lunettes»¹⁴.

Vers 1922, les thèses de Rolland sur l'indépendance de l'esprit commencent à être contestées par ceux qui voulaient traduire les conséquences politiques de ces positions en actes de solidarité avec la Révolution russe. Si l'*Art libre* se range du côté de l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*, Clarté s'oriente vers une contestation sociale plus radicale, d'avantage liée au bolchévisme. Même s'il n'est pas toujours aisé de se retrouver dans les sinuosités de sa conduite politique, c'est bien à cette revue d'extrême-gauche que Baillon confie quelques pages de ses «souvenirs d'un secrétaire de rédaction» (15 janvier 1924). On verra toutefois qu'il reste fidèle à ceux qui l'avaient soutenu dans l'*Art libre*.

Vers la consécration : Baillon à Paris

La publication de *Moi quelque part* apparaît comme le premier relais de la reconnaissance de Baillon. En même temps commence une aventure parisienne qui le conduit rapidement à la notoriété. En juillet 1920, il abandonne son poste à la *Dernière heure*. Il s'efforce désormais de vivre de sa plume, en vendant ses contes à la presse quotidienne et en publiant les ouvrages qu'il conserve dans ses tiroirs.

Le contact avec la maison Rieder, qui allait publier la plupart de ses œuvres, se fait par l'intermédiaire de Charles Vildrac à qui Baillon avait envoyé le manuscrit d'*Histoire d'une Marie*. Vildrac le transmet à son vieil ami Jean-Richard Bloch, directeur de la collection des Prosateurs français contemporains chez Rieder et correspondant de l'*Humanité*. C'est au réseau d'amitiés et de clients des Editions Rieder que le destin littéraire de Baillon se voit donc confié, comme d'ailleurs celui d'un autre ami et disciple d'Eekhoud : Jean Tousseul. Une nouvelle fois, politique et littérature se confondent et l'on ne saurait séparer la carrière de Baillon des événements qui marquèrent une période singulièrement troublée.

¹⁴ *Pommes de pin*, Bruxelles, Institut supérieur des Arts décoratifs, 1933, p. 19.

En décembre 1920, le mouvement socialiste français se divise lors du Congrès de Tours pour donner naissance au futur Parti Communiste. Le journal l'*Humanité*, qui avait été fondé par Jaurès, devient le théâtre des conflits de tendances entre les différentes sensibilités des premiers adhérents à la Troisième Internationale. Parmi les journalistes du quotidien, un groupe relativement homogène réunit les anciens membres de l'Abbaye de Créteil. Autour de René Arcos, ceux-ci avaient fondé, vers 1906, une petite communauté socialisante désireuse de concilier la libre existence de l'artiste avec les contraintes de la vie moderne. On n'y élevait pas de poules, mais on consacrait quatre heures par jour aux travaux qui devaient assurer la subsistance afin de réserver le reste du temps à la création. René Arcos, qui se range parmi les Rollandistes de *Clarté*, fonde, avec Paul Colin, la revue *Europe* en 1923. Il s'empresse de solliciter la collaboration de Baillon ¹⁵, qui lui confie, le 15 juin 1923, un extrait de *Par fil spécial* et, le 18 juin 1925, le compte rendu d'un roman d'Henri Poulaille (*Ils étaient quatre*). Un autre Rollandiste, ancien membre de «l'Abbaye», collabore à l'*Humanité* : le poète «unanimiste» Georges Chennevière. Proche d'hommes comme Jacques Mesnil ou Maurice Parijanine, Chennevière accueille favorablement *Moi quelque part* ¹⁶ ; Baillon n'oublie pas de le mentionner en évoquant ses souvenirs parisiens dans *Pommes de pin*.

La direction littéraire de l'*Humanité* était confiée à Marcel Martinet, que ses options politiques rapprochent des bolchéviques. Toutefois, Henri Barbusse lui succède à ce poste lorsque Paul Vaillant-Couturier reçoit la direction politique du journal en 1923. C'est donc Martinet qui prend la décision d'aider matériellement André Baillon en lui achetant les contes et les récits qui paraissent dans l'*Humanité* entre 1920 et 1922. «Le premier argent littéraire que je gagne, j'ai envie de le faire encadrer» devait écrire Baillon ¹⁷. Sa collaboration au quotidien communiste se fait plus rare après 1922 ; elle suit l'effritement de l'influence des anciens de Créteil et des amis de Rieder.

Baillon figure aussi parmi les collaborateurs occasionnels de l'*Internationale*, un autre quotidien du soir proche du PCF

¹⁵ Lettre de René Arcos à Baillon, 19 mars 1923 (A.M.L.).

¹⁶ Dans l'*Humanité*, 20 août 1920.

¹⁷ Ch. VILDRAC, préface à M. WILLIAM, *op. cit.*, p. XII.

récemment créé, mais qui diffusait un certain nombre de thèmes à consonance «nationaliste». Son directeur, Daniel Renoult, récusait les interventions d'origine soviétique. Cette «aile droite» du PCF sera éliminée au cours des années 21-22.

Signalons enfin que Baillon s'était lié aux milieux marginaux et libertaires de Paris. Il écrivait à un ami :

On me fête beaucoup à la commune libre de Montmartre et itou à Montparnasse. Deux gros feuilletons dans la *Vache enragée* (symbole). Plus tard, des conférences. C'est amusant, mais au fond cela n'a pas beaucoup d'importance et j'aime mieux la discipline et le silence ¹⁸.

Effectivement, il publie dans la *Vache enragée* où travaille Henri Poulaille, et il bénéficie de l'amitié de l'auteur du *Nouvel Age littéraire* (1930), qui le mentionne avec Jean Tousseul parmi les plus remarquables écrivains prolétariens. On a vu que Baillon «renvoie l'ascenseur» dans *Europe* ; de même devait-il rendre hommage à Marcel Martinet dans les *Cahiers idéalistes* en décembre 1921 et dans une dédicace d'*En sabots*. Enfin, dans l'*Ere nouvelle* du 28 février 1922, une revue anarchiste fondée au début du siècle par Emile Armand et Marie Kugel, Baillon publie un article sur Frédéric Lefèvre qui avait chaudement rendu compte de ses premiers livres.

L'ancien journaliste de la *Dernière heure* a donc trouvé à Paris bien plus qu'un éditeur. Un milieu politiquement engagé, proche du PCF naissant, lui a permis de franchir le Rubicon : il a jalonné le passage de Baillon vers un statut d'écrivain professionnel. A un moment où il ne bénéficie encore d'aucune reconnaissance institutionnelle, ce soutien est déterminant pour sa carrière. Il contraste d'ailleurs singulièrement avec les reproches que lui adresse une presse socialiste belge indignée par le caractère «immoral» d'*Histoire d'une Marie* et par les «turpitudes» de son œuvre ¹⁹. Peut-on ignorer que cette aide provenait quasi exclusivement de gens qui partageaient peu ou prou les tendances de l'étudiant marginal exclu de l'*Alma mater* ?

¹⁸ Lettre d'André Baillon à P. Gilles, citée en M. WILLIAM, *op. cit.*, p. 142.

¹⁹ Voyez *Le Peuple*, 4 août 1921 et *Le Peuple illustré*, 21 juillet 1921.

Les raisons d'une reconnaissance

Au-delà des relations personnelles, l'œuvre de Baillon plaît à ses amis parisiens pour plusieurs motifs littéraires et stylistiques. L'auteur d'*Histoire d'une Marie* présente un tableau de la vie sociale qui accorde une place importante à la vie populaire, aux victimes et aux marginaux. Les Editions Rieder s'étaient spécialisées dans les descriptions des anti-héros, ces «petites gens voués dès le départ à l'insignifiance» comme l'écrit Jean Muno, qui ajoute avec raison que chacun de ces romans «pourrait porter en épigraphe le titre de Baillon : *La vie est quotidienne*»²⁰. Marcel Martinet voulait faire de l'*Humanité* l'organe d'un «art de classe», mais non pas d'un art prolétarien au sens strict. *Clarté* et l'*Humanité* publient en effet des œuvres évoquant l'organisation de la société contemporaine. Mais, outre le roman «documentaire» qu'évoquent les noms de Pierre Hamp ou d'Upton Sinclair, et les œuvres consacrées à l'un ou l'autre aspect du travail ouvrier, ces journaux consacrent une grande place à cette composante du roman populaire ou, si l'on préfère, du «populisme social» qu'ont réalisée Poulaille, Tristan Rémy, Jean Tousseul ou Baillon, à l'instar des textes publiés par les auteurs de la génération antérieure comme Charles-Louis Philippe ou Charles Vildrac. Ces œuvres souvent sombres, pessimistes, résistèrent mal aux vagues du «roman prolétarien» et du «réalisme socialiste» qui s'autorisaient d'une argumentation théorique plus rigoureuse. Mais elles ne furent pas éliminées de la pratique éditoriale du quotidien : l'*Humanité* réédite *En sabots* en feuilleton en mai 1932, au grand dam des Editions Rieder qui n'avaient pas été averties de cette initiative et, en Belgique, le quotidien du parti communiste reprit, lui aussi et à deux reprises, le feuilleton d'*Histoire d'une Marie*²¹. Joseph Jacquemotte, leader du PCB entre les deux guerres, ne confiait-il pas volontiers que ce roman était un de ses livres de prédilection ?²²

Il est par contre beaucoup plus difficile d'évaluer comment Baillon a réagi en son for intérieur aux enjeux politico-littéraires dans lesquels ses ouvrages se sont inscrits. On recueillerait sans

²⁰ J. MUNO, « L'esprit Rieder dans le roman belge de l'entre-deux-guerres », in *Etudes de littérature française de Belgique offertes à Joseph Hanse*, Bruxelles, Jacques Antoine 1978, pp. 315-326.

²¹ *La voix du peuple*, 1er octobre 1936 ; *Le Drapeau rouge*, 1979.

²² Témoignage oral de Pierre Joye.

peine une collection de citations tendant à prouver que sa reconnaissance par un milieu progressiste ne relève pas seulement du hasard des circonstances. Les contes publiés dans la presse parisienne comportent souvent des «encarts idéologiques» (au sein du récit, des interventions attribuées au narrateur et censées refléter son opinion) qui ne manquent pas de confirmer mon propos. J'en retiendrai un seul exemple : une nouvelle intitulée *Noces d'or* où un propriétaire grigou veut augmenter les loyers : «Il employa d'ailleurs sa belle enveloppe, car quand on est déjà si riche et qu'on veut gagner encore plus de sous, il ne faut rien laisser se perdre». De la même manière, certaines réflexions du narrateur de *Par fil spécial* témoignent de réactions socialisantes :

A l'Uprême, il n'y a pas d'ouvriers [...]. Les patrons n'aiment pas que les rédacteurs, le cerveau du journal, fraient avec les hommes, qui en sont les bras. Pensez donc ! Si le cerveau et les bras parvenaient à s'entendre ! Ces raisons ne sont pas les miennes. Dès que je le puis, je vais les voir ²³.

Néanmoins, André Baillon est sans doute demeuré fidèle aux options artistiques qu'il défendait dans le *Thyrse* dès 1901. Il n'est pas question pour lui d'écrire sur commande, ni de céder aux attraits, fussent-ils pécuniaires, de l'engagement ²⁴. Sa réponse à une enquête sur la littérature prolétarienne montre bien que le problème politique posé par cette notion lui échappe complètement : «Un marquis aussi bien qu'un prolétaire porte son démon intérieur»²⁵. Enfin une lettre de Léon Bazalgette semble bien indiquer que Baillon avait émis de sérieuses réserves devant l'évolution de l'*Humanité* depuis le départ de Marcel Martinet :

Quant à la collaboration à l'H[umanité], j'aurais sans doute été tout à fait de votre avis il y a quinze jours. Mais j'estime qu'il faut soutenir V.C. [Vaillant-Couturier] dans son effort pour faire un journal autre que la feuille de chou qu'on l'a chargé de transformer. Il n'a aucune des absurdes préventions des dirigeants d'hier, et les concours auxquels il a fait appel s'éloignent assez de l'orthodoxie ²⁶.

²³ *Par fil spécial*, Paris, Rieder, 1924, p. 100.

²⁴ Il refuse notamment 4000 frs que lui propose l'*Humanité* pour rédiger un roman dont le thème lui déplaît. Voyez *André Baillon 1872 ...*, op. cit., p. 8, n° 13.

²⁵ Coupure de presse sans référence, AML, FS III 109.

²⁶ Lettre à André Baillon, 12 mai 1926, AML.

Comment auraient évolué les collaborations parisiennes de Baillon ? La question ne se pose pas, car l'écrivain fit un premier séjour à la Salpêtrière en avril-juin 1923, et son établissement à Marly dut prendre les formes d'une retraite par rapport au monde journalistique et politique.

Une dernière collaboration, posthume, nous permet de refermer ce dossier en insistant sur l'ambiguïté qui a toujours marqué les relations de Baillon avec le milieu qui l'a soutenu. En février 1935, la revue *Europe*, que dirige à ce moment Jean Guéhenno dans un esprit de gauche pluraliste, se refusant à choisir entre socialisme et communisme, publie un long chapitre du roman autobiographique *La Dupe*. Il s'agit précisément du passage où le narrateur vit à Liège en compagnie de son amie en exploitant un café fréquenté par les ouvriers de la région. A ce moment, écrit Baillon : «Il se souvenait de son enthousiasme social lorsque, étudiant à Louvain, il allait mêler ses rêves aux revendications des prolétaires. L'heure était venue de les reprendre [...]». Mais la grossièreté de ses nouveaux amis ne tarde pas à lasser Daniel. Il invente pour se venger un infect breuvage composé du mélange de plusieurs liquides invendables. Sous le nom de «liqueur du premier mai», et munie d'une étiquette de circonstance, la mixture suscite l'enthousiasme des manifestants assoiffés...

Si cette anecdote donne la mesure de l'ironie avec laquelle Baillon aurait accueilli toute «politisation» de son œuvre, elle devrait cependant nous aider à retenir la sollicitude que les milieux de gauche ont accordée à sa carrière, et la constante fidélité que Baillon observa à leur égard.

Paul Aron
FNRS-Université Libre de Bruxelles

En coédition avec les Editions Actes-Sud,

dans la Collection **BABEL**

André Baillon, Le Perce-oreille du Luxembourg

(préface de Michel Gheude, lecture de Daniel Laroche)

dans la Collection **UN LIVRE, UNE OEUVRE**

André Baillon par Raoul Mélignon

dans la Collection **ARCHIVES DU FUTUR**

André Baillon, La Dupe et le Pénitent exaspéré

(texte établi et commenté par Raymond Trousson)

agora

librairie universitaire

librairie générale

librairie scolaire

Cartes de fidélité

Prix étudiants

Prix spéciaux pour achats groupés

Ouvert en semaine jusqu'à 20 h.